RÊVERIES.

Troisième série.

XXI.

—Qu'est-ce que le bonheur ? nous demandait brusquement, la semaine dernière, un ami qui a des prétentions de penseur, et qui surtout aime à exprimer sa pensée.

—Où veux-tu en venir ?

—Je veux connaître sur ce sujet, toujours d'actualité, ta théorie, ou bien te dire la mienne.

—Eh bien ! Je préfère t'écouter ; mais cette question est archi-vieille. Tous les moralistes s'en sont occupés.

—Tranquillise-toi. Je ne me livrerai pas à quelque thèse philosophique bien profonde, ou très élevée et nébuleuse. J'ai, pour m'en abstenir, une raison majeure : C'est que cette musique là n'est pas dans mes cordes. Si jamais je deviens philosophe, ce sera sans le savoir.

Mais, comme tous les mortels qui ont des yeux, je regarde mes semblables, et je les vois tous,—je dis tous, sans exception—à la recherche ardente, échevelée de quelque chose qui semble toujours fuir devant leurs mains ; or, cette chose, c'est le bonheur.

Le bonheur ! Voilà le grand flambeau qui illumine l'humanité morale, comme le soleil éclaire le monde matériel. Tous les regards sont tendus vers cette lumière, toutes les aspirations vont à elle. Pour l'atteindre, chacun de nous naît, vit et meurt, et voudrait renaître. Objectif suprême de notre existence, elle occupe exclusivement notre pensée, nous attire invinciblement, bien qu'inaccessible à la plupart d'entre nous. A notre coucher, comme à notre réveil, elle représente notre seul souci.

Sans l'espérance du bonheur, nous n'aurions ni activité, ni courage, ni ambition. L'intelligence s'étiolerait, faute de but. Le génie, découragé dans ses efforts, resterait latent, sommeillerait dans le cerveau. Les progrès disparaîtraient; nous retournerions à l'état sauvage, uniquement occupés à nous héberger, pour soutenir une vie qui n'aurait pas ni beauté, ni grandeur, ni idéal. La civilisation aurait vécu. Le monde, en un mot, ne se meut, ne pense, n'agit que dans l'espoir de devenir heureux.

Mais qu'est-ce que le bonheur ? La réalisation de nos désirs, n'est-ce pas ?

L'amoureux croit le trouver dans la possession de la femme qu'il aime ; l'homme mûr dans les richesses ; le militaire, l'artiste, l'écrivain, dans la gloire. Mais l'amour amène bien vite la satiété ; la fortune, des convoitises inassouvies (on ne se croit jamais assez riche ; et la célébrité, des antagonismes cruels, des jalousies mordantes qui font saigner le cœur. Voilà donc des bonheurs éphémères qui ne peuvent remplir notre existence.

* * *

J'ai beau passer en revue l'humanité, je ne la vois heureuse qu'à certains moments fugitifs, qui ne durent jamais assez pour lui faire oublier ses peines.

Mais ces instants, on les retrouve dans tous les âges et toutes les conditions de la vie. Prenons des exemples dans les situations les plus humbles.

Voici un ouvrier rivé depuis l'aurore à son pénible labeur. Il met ses muscles à une dure épreuve ; il transpire à torrent ; il endolorit ses membres ; il s'essouffle et en perd la respiration ;.... que les jours sont longs ! Mais le soleil, ayant rempli sa carrière, finit par pencher vers son couchant. L'heure du repos va sonner. Encore quelques coups de marteau ou de bêche. Enfin, le signal de la retraite se fait entendre. L'ouvrier serre ses lourds outils, lave ses mains et se secoue pour chasser de ses pauvres habits la salissante poussière.

Ah ! que le voilà heureux ! Il est accablé de fatigue, c'est vrai ; mais il se sent un appétit robuste, et il sait qu'une succulente soupe l'attend ; il la voit d'ici fumer sur la table, et son imagination en respire la bienfaisante odeur.

Il sait aussi qu'à la soupe succédera un délicieux repos,—un de ces repos comme n'en goûtent jamais les désœuvrés et qui sont le privilège de rudes travailleurs.

Comme il s'étend pour se délasser ! Comme il sourit dans son bien-être ! Comme il trouve que la temps passe vite ! S'il a des enfants, il les embrasse avec tendresse et leur dit : "Ah ! si je pouvais vous élever au dessus de ma condition et vous épargner mon dur métier !"

Pendant quelques heures, il serait parfaitement heureux s'il ne réfléchissait que demain, au réveil, il lui faudra recommencer l'accablante besogne. Aussi, pour lui, les dimanches sont-ils des jours trois fois bénis.

* * *

Il est sept heures du matin. La mère réveille son fils : "Allons ! lève-toi pour déjeuner avant d'aller à l'école."

Le garçonnet ouvre un œil, puis l'autre, s'étire les bras et les jambes, se retourne et se rendort. Sa mère, au bout d'un moment, revient à la charge : "Veux-tu te lever, paresseux !" Et elle se secoue. Enfin, le gamin fuit, en rechignant et d'un air maussade, par quitter à regret sa moelleuse couchette.

Il a déjeuné ; le voilà sur le chemin de l'école. Il est grave comme un sénateur. Au dos il a son sac plein de livres : ce fardeau lui semble lourd en diable. Il regarde tristement ses condisciples, qui ne sont pas plus gais que lui. C'est que tous ont au cœur le même sujet de chagrin : quatre à cinq heures d'études.

Les revoici après la classe. Ils regagnent, en chantant, leurs demeures. Sémillants de gaieté, ils crient à tue-tête, se tapent mutuellement, se poursuivent, taquinent les chiens et les chats qui se trouvent sur leur passage.

Ils sont heureux, en un mot, et ne donneraient pas cette heure de liberté pour un empire.

Mais, après le dîner, il y a des devoirs que le magister a tracés. Leur bonheur n'a duré que quelques instants.

* * *

Je vois parfois dans ma rue une fillette en haillons, crottée, jambes et pieds nus. Elle grignote un morceau de pain et rit à belles dents. Je m'informe ; elle est la fille d'une veuve malheureuse qui n'a pas autre chose à donner à ces enfants.

Ainsi, c'est un morceau de pain qui fait le bonheur de cette petite créature, quand d'autres, à côté d'elle, pleurent sous la dentelle et le velours. La destinée est donc clémente aux déshérités ? Mais le bonheur de cette pauvresse ne peut être que passager. Bientôt elle sentira de nouveaux besoins. Contente d'un morceau de pain, elle se lamentera pour une robe.

Voici une jeune fiancée rayonnante et belle. Aidée de ses amies, elle choisit son trousseau. La joie et les ris voltigent autour d'elle, et lui tressent sur le front une couronne idéale. Elle adore son futur mari, et elle en est adorée. Quelles perspectives roses ! Quel mirage de plaisirs ! Or, six mois après la noce, on apprend qu'elle divorce.

D'autres, à sa place, ne divorcent pas, de peur du scandale. Elles continuent à subir en silence, au milieu des pleurs, le supplice d'une union mal assortie.

D'autres, enfin, sans avoir à se plaindre de leur choix conjugal, tombent tout de suite dans les tracas de la maternité. Pour toutes, la lune de miel n'a eu que la durée d'un éclair. Dans le ciel matrimonial, les éclipses sont rapides

Quant aux maris, il en est qui se croient heureux bien à tort ; mais comme leur bonheur vient de leur ignorance, il faut se garder de leur ouvrir les yeux.

Je voulus, étant jeune, en faire aussi goûter un peu à une jeune fille charmante. Je lui dépeignis le paradis sur terre, des fêtes sans fin, tous ses désirs réalisés s'il ont conçus, un chez soi luxueux, avec toutes les délices du bien-être ; et je lui demandai ce qu'elle pensait d'une telle existence vécue à deux dans les liens sacrés du mariage. —Avec qui ?" me dit-elle.—Avec moi ! — Elle haussa les épaules et me montra ses talons....

Ne ris pas ! Ces choses arrivent à tout le monde. D'ailleurs, un peu plus tard, je me suis rattrapé avec une autre jeune fille non moins charmante, et surtout, plus aimable.

* * *

Un commis, depuis longues années, soupire après le jour heureux où il sera patron. Il le devient. Le voilà à la tête d'une maison de commerce, d'abord très fier, levant le front, retroussant ses moustaches. Puis, sa joie s'assombrit. Le négoce ne va pas sans encombre. Chargé des mille détails des affaires, il en a la tête grosse et l'esprit bourrelé ; il en perd le sommeil.—" Ah ! finit-il par dire, lorsque j'étais commis, combien j'étais plus heureux !

Un mortel né coiffé gagne à la loterie. Il exulte. Le voilà riche ! Ses amis le félicitent. Quelques-uns lui avouent qu'ils comptent sur lui pour les sortir d'embarras. Il commence par accorder son aide. Puis, les sollicitations continuant, il refuse ; on insiste ; il finit par regretter sa bonne fortune : il se voit obligé de choisir entre être ruiné et se fâcher avec ses amis.

Il en est qui trouvent leur bonheur dans le mal qu'ils font à leur prochain, en le calomniant. De ce bonheur-là, le diable se frotte les mains, en se disant : " Voilà encore quelques âmes pour mon empire !" C'est, bien entendu, des âmes des calomniateurs qu'il parle.

Je connais, en effet, des natures malvennes qui passent à médire de leurs semblables leur misérable existence. Chaque matin, elles se demandent : " Qui vais-je prendre aujourd'hui pour tête de Turc ?" Et gare à ceux qui sont choisis ! Ces mortels à langue de vipère subissent le tort qui revient aux gens de leur espèce. Outre le mépris public qu'ils recueillent, ils voient, faute de sympathies, péricliter leurs affaires,—infortune dont personne ne les plaint.

Je continue à ramasser mes exemples où je les trouve. Nous étions trois copains qui avions pour camarade un simple d'esprit toujours respirant la tristesse. Nous résolûmes de lui donner, comme diversion, un peu de joie. L'un de nous lui annonça, d'un de ses parents de France, une lettre où on lui apprenait que notre idiot héritait de cinq cent mille francs.

Le voyez-vous brûlant d'impatience, éclatant d'allégresse ? Pendant huit jours nous le laissâmes sous cette impression. Il n'en revenait pas : il formait toute espèce de projets, faisait toute sorte de promesses, dépensait d'intention son héritage avant de l'avoir reçu. Enfin, l'un de nous lui déclara qu'on s'était trompé de nom ; que c'était pas de lui qu'il s'agissait. Notre brave jeune homme se replongea dans sa mélancolie. Mais il put au moins se vanter d'avoir eu huit jours de bonheur.

L'actualité nous fournit aussi quelques traits. Voici un candidat aux prochaines élections. Il a répandu, parmi ses électeurs, l'argent à pleines mains, et à chacun d'eux il a fait des promesses. Il a bu, avec les " soiffeurs ", je ne sais combien de verres de whiskey,—qu'il a payés, bien entendu. Dans les clubs et sur les places publiques, il s'est livré à des harangues admirables où il n'aspirait qu'au bien de tout le monde, pour lequel il était prêt à donner le sien.

Enfin, il croit avoir préparé le terrain, et il se dit : " Je serai élu, c'est sûr.... Quel bonheur !" Eh bien ! non, ses électeurs se sont moqués de lui : c'est à son rival qu'ils donnent leurs votes,—parce que son rival s'est montré encore plus généreux que lui. Une horrible déception répond à sa folle espérance. Il en est pour son argent, et se retire l'oreille basse.

* * *

Le bonheur le plus pur est le bien-être qu'on éprouve lorsqu'on a échappé à un grand malheur, un bien après de longues souffrances. Mais quand, de nouveau, l'on s'est habitué à la santé, cette jouissance s'émousse et disparaît devant d'autres soucis. Nos sensations naissent et s'avivent des contrastes. On n'apprécie les mérites d'un bien que lorsqu'on en est privé.

D'un homme possédant une grande fortune, on dit : "Qu'il est heureux ! "... Qu'en sait-on ? Est-ce parce qu'il peut s'offrir de coûteuses fantaisies ; qu'il a des palais, des yachts, des équipages (dont il se dégoûte aisément) ; qu'il est entouré d'une domesticité nombreuse, et que tout le monde s'incline devant lui ?

Le millionnaire peut s'offrir toutes ces splendeurs et être le plus malheureux des hommes, ou subir, tout au moins, le sort du commun des mortels.

Physiquement, il n'est la supériour de personne : il ne peut ni dormir, ni manger, ni boire plus que ses semblables ; et l'on se fatigue du champagne comme de la piquette.

Ses millions n'ont pu développer sa faculté de jouir Il ne dîne pas deux fois. Parfois, il dîne même assez mal ; la surveillance de ses richesses et l'ambition de les arrondir lui ôtent l'appétit.

Jay Gould, le milliardaire, au dire de ses médecins, s'est tué par des excès de travail. Les Rothschilds sont plus occupés que le plus petit rentier de France.

En outre, pas plus que nous, l'homme opulent n'est à l'abri des tracas de famille. Si sa femme ou ses enfants tombent malades, voilà un mari ou un père désolé au milieu de tous ses biens, comme un simple va-nu-pieds. Lui-même n'est nullement dispensé des maladies. Il s'en donne même quelqu-fois par ses désordres ; et la douleur, pour lui, n'est pas plus clémente que pour le reste de l'humanité. Sa chair saigne, se contracte, se crispe, s'allanguit comme la nôtre. Ses richesses ne l'empêchent pas d'avoir mal de tête ; et la fièvre, pour lui brûler les veines, ne s'arrête pas devant ses palais.

Enfin si, à sa mort, il dort sous un marbre, il l'ignore, et le ver de la tombe, entre lui et le plus pâtre des indigents que couvre la bonne, ne fait aucune différence dans son œuvre de destruction.

Non, le bonheur n'est pas si fastueux ; mais dans toutes les conditions de la vie, il ne dure qu'un temps très court, qu'il faudrait savoir allonger. Si, d'ailleurs, notre bien être est imparfait, le plus sage est de nous contenter du peu que la destinée nous en attribue. C'est là le secret d'être heureux autant qu'on puisse l'être ici-bas.

—

—Que penses-tu de ma théorie ? me dit, en terminant, mon prolixe causeur.

—Mes lecteurs te répondront, car je compte écrire ton bavardage.

FRANÇOIS TUJAGUE.

PETITES VÉRITÉS.

N'acceptons jamais un sacrifice ; tôt ou tard, il nous serait reproché.

—

Qui regarde en passant les fenêtres d'une femme, a déjà eu du plaisir à regarder ses yeux.

DEVOTIONS ROYALES D'ANNE D'AUTRICHE

C'était au temps où les Reines de France aimaient à prier Dieu ; où elles fréquentaient les couvents ; où, parmi les saintes recluses, elles se retiraient à de certaines fêtes pour se recueillir, se mêlant à la vie religieuse, demandant à la paix du cloître, en faveur de leur âme, une trêve aux exigences de l'étiquette royale. La foi, alors, était peut-être comme de nos jours ; mais la religion était bien plus qu'aujourd'hui mêlée à toutes les actions de la vie.

Les principes les plus solides de la morale chrétienne étaient la base de toute éducation. A travers les luttes, les défaillances même, un grand fond d'esprit chrétien soutenait, relevait, consolait toutes ces grandes chrétiennes qui, à l'exemple de la duchesse de La Rochefouchault, la femme de l'auteur des *Maximes*, menaient leur vie " bride en mains " et elles furent nombreuses alors, celles qui après avoir brillé à la Cour, allèrent demander à la paix du cloître l'oubli des déceptions mondaines.

* * *

La reine Anne d'Autriche était au début de cette longue régence, qui devait être traversée par de si graves événements, mais qui fut saluée à son aurore comme une délivrance par tous ceux que l'oppression du cardinal de Richelieu avait inquiétés et poursuivis durant tant d'années.

La Reine avait un grand fond de piété. Elle observait rigoureusement toutes les prescriptions de l'Eglise, jeûnant tous les jours commandés et, malgré un très bon appétit, jeûnant pendant tout le carême. Les jours ordinaires, la Reine s'éveillait entre dix et onze heures, faisait une longue prière, puis, appelant ses femmes, elle se faisait rendre compte de certaines affaires et particulièrement des aumônes que des personnes de confiance répandaient pour elle dans Paris. N'ayant point d'argent dans sa jeunesse, pendant ses démêlés avec le terrible cardinal, Anne d'Autriche vendit plusieurs fois ses bijoux pour en distribuer le prix aux pauvres. Après une demi-heure de conversation la Reine se levait, prenait une robe de chambre, et après une seconde prière déjeunait de fort bon appétit.

On lui servait dans sa chambre des côtelettes, des saucisses et du pain bouilli, potage à l'espagnole mêlé d'herbes et de pois chiches ; puis elle passait un peignoir, une hongreline noire, sorte de grande camisole à longues basques, et, en cet état, elle entendait fort dévotement la messe. Ce n'est qu'après ce pieux devoir accompli qu'elle achevait sa toilette. Elle s'habillait et se coiffait au milieu de ses femmes, qui prenaient plaisir à la voir se parer. Elle était adroite, et ses belles mains se faisaient admirer dans toute leur perfection en s'occupant à sa toilette.

Elle avait les cheveux d'une belle nuance châtain clair, fort longs et en grande quantité, le teint net et beau, les traits forts avec de beaux yeux mêlés de vert d'un éclat merveilleux. Elle s'habillait depuis son veuvage, sans riches étoffes ni broderies, sans aucune façon extraordinaire, sans or, ni argent, mais avec tout le soin permis ; et à travers la modestie de ses habits il était aisé, à son air, de reconnaître sa noble origine.

Etant à Paris, la Reine allait tous les samedis à Notre-Dame, et tous les dimanches elle communiait. Les veilles des grandes fêtes elle allait coucher au Val-de-Grâce, dans ce couvent fondé par ses soins où elle avait établi des religieuses Bénédictines, et où elle fit élever plus tard une église.

Elle demeurait là quelques jours écoutant les bons sermons. Les plus graves prédicateurs avaient sa préférence. Le jeudi-saint elle célébrait la Cène, lavant les pieds à quelques vieillards qu'on lui amenait. Le vendredi-saint elle se levait de grand matin et aussitôt habillée elle entrait en méditation. A sept heures elle entendait prêcher la Passion, puis elle allait adorer la croix parmi toutes ces saintes filles, faisant toutes ces choses avec une piété et une dévotion qui auraient touché les plus endurcis.

Après être rentrée dans sa chambre, elle s'entretenait avec quelques personnes de l'importance qu'il y a à s'occuper de son salut. Durant tout ce séjour que la Reine faisait au Val-de Grâce, elle ne se nourrissait que de quelques légumes et d'un peu de laitage.

Le Roi, tout enfant, venait passer tout le jour auprès d'elle, et le peuple pouvait le voir à travers la grille, courant çà et là dans la chapelle pour l'orner, allumant et soufflant les cierges selon son bon plaisir.

Puis la Reine allait visiter les religieuses malades à l'infirmerie. Une année il s'en trouva une qui se mourait d'un cancer et dont le mal répandait une odeur capable d'incommoder des personnes moins délicates, car la Reine était fort recherchée, et elle aimait les parfums et les senteurs. Elle ne laissa pas que de séjourner assez longtemps auprès de cette pauvre religieuse. En la quittant, elle avoua que si Dieu devait lui infliger une fin pareille, elle préférerait mourir sur l'heure.

* * *

On sait en effet que c'est d'un cancer que la Reine mourut. Les fêtes passées, la Reine revint au Louvre, et le lendemain de Pâques elle assista à des comédies en musique organisées en son honneur par le cardinal de Mazarin, qui fut le premier à faire venir d'Italie des comédiens chanteurs, qui apportèrent en France l'art de l'opéra.

La Reine, depuis son veuvage, assistait à la comédie dans une tribune, à demi cachée parmi les dames, ne voulant pas paraître publiquement. La Reine admirait beaucoup Corneille ; bien qu'elle n'aimât point à lire et qu'elle fût peu instruite, elle ne laissait point d'avoir l'esprit ouvert et agréable.

La Reine avait quarante ans alors. Cet âge ne l'empêchait point d'être fort aimable, ayant une fraîcheur et un embonpoint qui lui permettaient d'être comptée au nombre des plus belles personnes de son royaume.

Anne d'Autriche conserva toute sa vie la même ferveur religieuse. Cette Reine, qui fut fort aimée, fort louée dans sa jeunesse, et qui connut l'enivrement du pouvoir souverain, avait coutume de dire, quand elle s'entretenait familièrement avec les personnes admises à sa confidence, que les plus doux moments de sa vie, les seuls qui ne lui eussent point causé d'amertume ou de regrets, étaient ceux qu'elle avait passés aux pieds des autels.

Une lettre de Joséphine de Beauharnais.

Dernièrement, M. Albert Tournier, bibliothécaire au ministère de l'instruction publique, a fait paraître chez Flammarion, un livre avec une préface de M. Claretie, admirablement documenté sur le conventionnel Vadier, une des sinistres figures de la Révolution, et que M. Sardou a mis en scène dans *Thermidor*.

La future impératrice Joséphine avait frappé en vain à sa porte. Après l'arrestation de l'ancien général en chef de l'armée du Rhin, elle avait demandé à plusieurs reprises une entrevue pour justifier son mari. Vadier refusa de recevoir la suppliante qui, de guerre lasse, écrivit au farouche conventionnel la curieuse lettre suivante, retrouvée par M. Albert Tournier :

Paris, 28 nivose, l'an II de la république une et indivisible.—Liberté, Egalité. —*La Pagerie Beauharnais, à Vadier, représentant du peuple, salut, estime, confiance, fraternité.* Puisqu'il n'est pas possible de te voir, j'espère que tu voudras bien lire le mémoire que je joins ici. Ton collègue m'a fait part de ta sévérité, mais en même temps il m'a fait part de ton patriotisme probe et vertueux, et que, malgré tes doutes sur le civisme des ci-devant, tu t'intéresserais toujours aux malheureuses victimes de l'erreur. Je suis persuadé qu'à la lecture du mémoire, ton humanité et ta justice te feront prendre en considération la situation d'une femme malheureuse à tous égards, mais seulement pour avoir appartenu à un ennemi de la république, à Beauharnais l'aîné que tu as connu et qui dans l'Assemblée constituante, était en opposition avec Alexandre, ton collègue et mon mari.

J'aurais bien du regret, citoyen président, si tu confondais dans ta pensée Alexandre avec Beauharnais l'aîné. Je me mets à ta place, tu dois douter du patriotisme de tous les ci-devant, mais il est dans l'ordre des possibilités que parmi eux il se trouve des ardents amis de la liberté, de l'égalité. Alexandre n'a jamais dévié de ces principes : il a constamment marché dans cette ligne. S'il n'était républicain, il n'aurait eu ni mon estime ni mon amitié. Je suis Américaine et ne connais que lui de sa famille. Ne le confonds pas avec ton ancien collègue (F. de Beauharnais, émigré), crois qu'il est digne de ton estime. Malgré ton refus, j'applaudis à ta sévérité pour ce qui me regarde, mais je ne puis applaudir à tes doutes sur le compte de mon mari. Mon ménage est un ménage républicain. Avant la Révolution, mes enfants n'étaient pas distingués des sans-culottes, et j'espère qu'ils seront dignes de la république. Je t'écris avec franchise, en sans-culotte montagnarde.

Si on m'avait trompée en me faisant le tableau de sa situation (de son mari) et qu'elle fût ou te parût suspecte, je te prie de n'avoir aucun égard à ce que je dis, car, comme toi, je suis inexorable. Tu vois que ton collègue m'a mandé tout ce que tu m'as dit ; il avait des doutes ainsi que toi, mais voyant que je ne vivais qu'avec des républicains, il a cessé de douter. Ta serais aussi juste, tu cesserais de douter si tu avais voulu m'écouter. Adieu, estimable citoyen ; tu as ma confiance entière.

Signé : LA PAGERIE-BEAURNAIS,
43, rue Saint Dominique (Faubourg Saint-Honoré.)

Cette requête de la future femme de Napoléon Ier n'empêcha nullement Alexandre de Beauharnais de porter quelques mois plus tard sa tête sur l'échafaud.

ALFRED DE VIGNY.

M. Louis Labat, consacre, dans la *Revue hebdomadaire*, un intéressant article au séjour que fit, de 1823 à 1825, Alfred de Vigny dans les villes du Bearn.

Capitaine au 55e de ligne, il reçut avec joie l'ordre de partir pour l'expédition d'Espagne ; mais une déception l'attendait : il fut immobilisé sur la frontière ; c'est alors que l'idée lui vint de tenir le *Journal d'un poète*, où il consignait ses impressions. Bientôt il tombe gravement malade et, " dans la crainte des éditeurs posthumes," il brûle quelques œuvres de jeunesse, dont trois tragédies : *Roland, Julien l'Apostat, Antoine et Cléopatre.*

Dès sa guérison, il se remet au travail : il écrit en une année, *Stello*, qui ne devait paraître qu'en 1832 ; le *More de Venise*, qui fut joué en 1829 ; la plupart des *Poèmes antiques et modernes*, presque tout *Cinq-Mars* et le plan d'un second *Stello* qui ne parut jamais. Au milieu de tant de travaux, Vigny trouva encore le temps de manquer un premier mariage et d'en contracter un second.

A Pau, il fait la connaissance de miss Lydia Bunbury, fille d'un colonel anglais. Elle semblait devoir être fort riche ; mais le mariage accompli, l'héritière se trouva pauvre et, se jetant dans les bras de son mari, elle s'excuse, paraît-il, en disant : " *Je ai trompé vo, parce que je aimé vo.*"

D'après une autre version, Mme Alfred de Vigny aurait eu, au contraire, une dot considérable, représentée par la propriété d'une île d'Océanie ; malheureusement, cette île était encore peuplée de sauvages qui eussent assez mal reçu les propriétaires venus pour faire valoir leurs droits.

Quoi qu'il en soit, miss Lydia Bunbury n'apporta guère au poète que son amour et, si lui-même l'aima médiocrement et sans constance, il ne cessa de l'entourer d'une grande vénération.

JOSETTE AU PALE SOURIRE.

I

Il se disait Moldo-Valaque, et vraiment, avec son teint olivâtre, ses fortes moustaches d'un noir de corbeau et ses yeux de jais, il avait bien l'apparence de ces gentilshommes danubiens qui emplissent de leur vanité fastueuse et de leur luxe de clinquant, l'été, les plages normandes, et, l'hiver, toute la côte dorée qui, de Nice à San-Remo, s'offre à l'éternel baiser de la Méditerranée bleue.

Son parler était doux, presque enfantin, avec un léger zézaiement qui n'était pas sans charme ; il prononçait : " Zé souis dou Midi," mais s'exprimait en un français des plus purs, avait même des mots d'une allure et d'un ton très-boulevardiers, qui étonnaient chez cet exotique.

Au physique, un robuste gars, de forte encolure, carré d'épaules, solide des reins, ruisselant de vie et de santé ; un air viril et mâle qui faisait frissonner les femmes ; toujours d'une correction irréprochable, il portait le costume avec une aisance parfaite, une " maëstria " suprême.

En somme, un gentleman accompli, dépensant l'argent avec autant de verve et de facilité qu'il le gagnait, les nuits, au baccara ; passant, d'ailleurs, pour fort riche, et très-estimé des maîtres-d'hôtel, et même des gens du meilleur monde, qu'il fréquentait.

Sur ses cartes, il y avait, surmonté d'une couronne comtale : "Andrès Brotzulesco, grand-croix de l'Etoile de Roumanie et commandeur du Christ-de-Portugal," et cela seul suffisait à lui donner fort grande air et disposait tout de suite très-bien en sa faveur.

II.

Elle était blonde, elle était frêle, elle était mignonne ainsi qu'elle fleurette éclose sous les chauds baisers du soleil d'avril ; sa gracilité souriante et jolie faisait songer aux doux profils de vierges dont s'enluminent les missels naïfs des temps jadis, à ces charmants visages de madones que nous présentent les fresques et les toiles des peintres anciens.

Et, de ses yeux délicieusement bleus, s'exhalait comme une enchanteresse et divine attirance.

Elle était venue à Nice, avec sa mère, espérant y trouver la guérison bénie, avec l'ardente foi qu'à ses poumons endoloris la douce chaleur solaire ferait une vigueur nouvelle.

Oh ! elle savait sa santé bien chétive, son sang bien pauvre, mais elle avait pour l'existence un tel amour instinctif et nerveux, elle se sentait attirée vers elle par de tels irréductibles désirs qu'elle n'osait même pas songer au lendemain, tant l'horreur de l'inconnu, de ce lendemain qui serait peut-être son dernier jour, secouait son être d'une indicible épouvante !

Et, pourtant, sous la transparence de sa peau ivoirine, on voyait le peu de vie de ses petites veines incolores ; et, pourtant, elle devait, à tout instant, porter son mouchoir à ses lèvres blanches, pour l'en retirer taché de gouttelettes rouges, alors qu'elle s'écriait, avec une amertume dans la voix, qu'elle ne pouvait, qu'elle ne voulait pas mourir !

A dix-huit ans, qui n'aurait eu pour l'existence un pareil attachement ?

Pauvre petite créature dolente ! Elle tousse ; des crises atroces la secouent brutalement, sans pitié pour sa délicatesse ; des globules roses perlent à sa bouche maigrie. Et il y a si peu de chair sur ses os si menus que, peut-être, les zéphyrs légers qui ne courbent point la corolle des roses la feraient ployer d'un souffle.

Ah ! pauvre, pauvre petite Josette de Fleuranges, aux yeux si doux qui, sous l'ombrage de leurs sourcils blonds, paraissent des pierres merveilleuses, de clairs onyx aux reflets chatoyants ! pauvre petite Josette aux lèvres où le sang ne met plus sa teinte de pourpre, au sourire pale et triste !

III

Ils se sont connus par hasard.

Lui, apitoyé par cette jolie jeune moribonde, a dit des phrases banales, de tendres paroles de circonstance. Qui sait ? Peut-être aussi est-ce d'une pitié vraie qu'il se sent ému, le comte Andrès Brotzulesco !

Elle y a cru, à ces mots qui se faisaient câlins, qui voulaient plaisanter, amener le rire franc et sonore sur ses lèvres qui n'en avaient plus la force.

Mais, vite, il a compris que, malgré le désenchantement et l'ironie de vivre qui plissaient son jeune front, elle ne voulait pas qu'on lui parlât comme à une fragile et délicate poupée, que le Destin, en se jouant, allait bientôt briser.

Il eut alors des mots plus graves, plus profonds, qui firent sur cette petite âme une impression grande, lui donnèrent l'illusion d'être une femme pareille à toutes les femmes.

Il en vint même, le comte Andrès, à prononcer des phrases charmeuses, des phrases où le mot "*amour*" résonnait bien souvent comme un refrain.

Et, un soir, à cette heure endormante où le soleil se noie dans l'immensité des flots, devant la mer doucement chantante et parfumée, il murmura, comme en un souffle, avec presque des timidités hésitantes, l'aveu qui, entendu pour la première fois, apporte au cœur des jeunes filles une si intense félicité :

—Petite Josette, je vous aime !

Une roseur anémiée et fugitive vint colorer ses joues ; elle se laissa prendre la main, émue, et finit par répondre, dans un élan, où elle mit tout ce qu'elle avait d'ardeur :

—Oh ! moi....

Une toux méchante l'interrompit, meurtrissant sa poitrine, et la fit cracher du sang ; puis, avec son sourire plein d'une navrance indescriptible, où se peignaient la déceuance et la vanité de tels aveux, elle acheva :

—....Moi aussi, je vous aime !

IV

Mme la baronne douairière de Fleuranges laissait faire, permettait à sa fille ces par celles de bonheur avant la tombe prochaine, voulant au moins lui laisser croire, à son jour dernier, qu'elle avait vécu la même vie et goûté les mêmes voluptés que toutes les créatures

Au surplus, le comte Brotzulesco, avec sa bonne mine et son élégance irréprochable, lui était apparu comme un parfait galant homme ; elle-même prenait plaisir

---

lui gardait rancune.

La conscience de Natacha en était toute satisfaite.

Et quelque chose de plus haut encore que la conscience venait de vibrer en elle, un enthousiasme d'une chaleur extraordinaire causé par ce simple fait que M. Pierre de la Mothe-Ardent, qui aurait pu, ainsi que la plupart des jeunes gens de son monde, mener la vie de cercles, de courses et de coulisses, s'était considéré comme sérieusement lié envers son pays, envers son nom.

Oh ! la puissance du patriotisme sur l'âme des jeunes filles !

Jamais Natacha n'avait mieux aimé la France que ce soir là.

Et lorsque retentit la fanfare guerrière de " Faust ", elle murmurait :

—C'est très bien ce qu'il a fait là, ce M. Pierre de la Mothe-Ardent ! Et moi, j'ai été une sotte de me conduire si gaminement avec lui. Ces cœurs énergiques et simples sont particulièrement sensibles et se blessent d'un rien.... Oh ! je m'excuserai bien franchement quand nous nous reverrons.... Mais nous reverrons-nous jamais ?

Quel rêve tout à coup venait de s'élever dans sa " caboche ? "

—J'en suis toujours à m'imaginer que je suis une jeune fille comme les autres jeunes filles, moi !.... Moi, fille de théâtre ! On me respecte ici, parce qu'on sait pertinemment que je n'ai rien à me reprocher ; mais, dans cette salle, y a-t-il quelqu'un qui se figure, un instant, que c'est une vierge qui chante ? Et cette duchesse de La Mothe Ardent, quoiqu'elle soit bonne, car je suis sûre qu'elle est bonne, peut-elle avoir sur moi d'autre opinion que l'opinion que le monde a toujours sur les femmes de théâtre.... Allons, allons, mademoiselle, ne pensez pas plus à M. Pierre de la Mothe-Ardent, lequel doit, du reste, joliment peu s'occuper de vous, que vous ne devez songer à aucun autre.

Elle était fort résolue et toute pleine de son gentil bon sens en s'adressant cette mercuriale ; mais elle ne pouvait s'empêcher de juger que la conduite de M. Pierre de La Mothe-Ardent le plaçait de beaucoup au-dessus de ses camarades.

Elle chanta admirablement, ce soir-là, le trio final.

Et, comme elle s'habituait à regarder dans la salle, elle vit, à droite, à peu près au milieu, une silhouette blanche qui applaudissait furieusement.

Elle demanda en revenant dans les coulisses, où se trouvait la loge des La Mothe-Ardent. On lui répondit :

—A peu près dans le milieu, à droite des premières loges.

C'était donc bien Mlle de La Mothe-Ardent qui s'associait si frénétiquement à son succès.

Et elle en fut heureuse.... parce que la fille de gens aussi charmants que le duc et la duchesse de La Mothe-Ardent et la sœur d'un aussi crâne officier que M. Pierre devait être une délicieuse jeune fille.

A continuer.

FEUILLETON.

DIALOGUE —SANS— COMMENTAIRE.

Le docteur.—Eh bien ! chère madame, vous m'avez fait appeler ; cela ne va donc pas ?

La malade.—Non, docteur. Je souffre de l'estomac.... et des jambes. Moi qui marchais si bien il y a quinze ans ! Maintenant, je m'essouffle tout de suite. Et puis, je ne mange pas, je dors mal. Il me semble que je couve une maladie.

—Ce n'est pas possible ; vous avez une mine superbe !

—C'est que je me consume.... en dedans. Et savez-vous pourquoi ? Parce que je vis seule, parce que je manque de distractions.

—N'avez-vous pas une fille mariée dont l'affection devrait suffire ?

—Ah ! docteur, vous venez de mettre le doigt sur la plaie ; c'est justement ma fille qui est la cause de mon chagrin !

—Vraiment ?

—Oui, je puis le dire à vous qui êtes un vieil ami : ma fille est une ingrate ! Elle vit avec son mari, elle n'a d'yeux que pour ses enfants ; et quant à moi, je ne compte pas dans son existence. Un moment j'avais espéré, comme elle a un très-grand appartement, qu'elle m'offrirait de vivre chez elle, pour me soigner, me dorloter, enfin pour se consacrer à mon bonheur. Mais cette idée ne lui est pas venue. C'est à peine si elle monte me voir une ou deux fois par semaine ; elle arrive en courant ; elle ne me raconte rien de ce qui se passe chez elle. Bref, elle est avec moi d'une froideur désespérante.

—Voilà qui est inexplicable. D'ordinaire, en affection, on recueille ce que l'on a semé. N'avez-vous pas été une bonne mère ?

—Je crois bien, et je m'en vante ! Ma fille n'a jamais manqué de rien. J'ai dépensé ce qu'il a fallu pour son éducation. Je puis dire que je n'ai reculé devant aucun sacrifice. Toute une vie d'abnégation et de dévouement.... pour être ainsi récompensée !

—C'est désolant, en effet. Une enfant que vous avez élevée vous-même, que vous avez bercée et nourrie de votre lait. Car c'est vous qui l'avez nourrie, n'est-ce pas ?

—C'est-à-dire... pas tout-à-fait. Je n'avais pas une santé assez fort. Et puis, ce n'était guère possible, car mon mari aimait beaucoup à sortir et nous allions souvent dans le monde. Mais nous avons envoyé la petite en Bourgogne, chez une excellente nourrice. Nous allions la voir deux fois par an. Ainsi nous étions sûrs qu'elle était bien soignée, qu'elle ne manquait de rien.

—Vous l'avez reprise avec vous dès qu'elle a été sevrée ?

—Non. Nous avons pensé qu'il valait mieux la laisser au grand air. D'ailleurs, quand nous l'amenions à Paris, pour passer une journée avec nous, elle pleurait continuellement. Jamais je n'ai vu une petite aussi peu caressante ! Croirait-on qu'elle paraissait mieux aimer sa nourrice que moi ? Pourtant je lui disais : "Je suis ta mère !" Mais cela ne lui faisait rien.

—Quand elle a été en âge d'apprendre, vous l'avez probablement vous-même conduite aux cours, ce qui n'est pas une sinécure pour les mamans ?

—Non. Moi, j'ai préféré la mettre tout de suite en pension. Il m'a semblé que cela valait mieux pour elle. En pension, les petites filles sont surveillées ; on leur apprend les bonnes manières. Tandis qu'à Paris, avec les allées et venues.... vous comprenez, n'est-ce pas ?

—C'est égal, la pauvre mignonne, n'étant pas dans sa famille, a dû se sentir quelque peu privée....

— Oh ! mais la pension dont je parle était excellent ! Elle coûtait très cher. Aussi les enfants y étaient très-bien nourries. Moi, je m'étais occupée de cela tout d'abord. J